

La potion orthographique

Nous sommes en deux mille vingt-cinq après Jésus-Christ. Toute la Gaule est occupée à parler un français de plus en plus abâtardi : emprunt(s) quasi continuel(s) à l'anglo-américain ; phrase(s) inachevée(s) et émaillée(s) de « quoi » superfétatoires ; orthographe(s) à géométrie variable, surtout dans les textos ; génération(s) plus ou moins spontanée(s) de féminins inédits et bizarroïdes...

Toute la Gaule ? Non ! Un village peuplé d'irréductibles Normands résiste encore et toujours à l'envahisseur. Certes, nous n'y avons ni druide, ni barde, mais on s'y rencontre une fois l'an pour défier les dictionnaires et la grammaire. On ne s'y collette pas avec les manipules de César, mais bien plutôt avec les difficultés de notre langue ! Et comme les habitants s'entendent bien à Eterville, il ne s'échange ici ni gifles ni noms d'oiseaux, à moins que lesdits oiseaux — émeu(s), hochequeue(s) ou sittelle(s) par exemple — ne revêtent un incontestable intérêt orthographique.

Notre salle des fêtes est prise d'assaut, chaque année, par des cohortes de lettrés, intellos de renom ou clerics obscurs, avides de goûter la potion que leur a mitonnée l'eubage enrôlé pour l'occasion. Tous détestent son infâme mixture, mais en vérité, que n'ingurgiterait-on pas pour se voir, au milieu des bans et des vivats, hissé(s) par ses pairs sur le pavois calvadosien ? Cela dit, cherchant à éviter les dissensions, j'espère ne pas être exposé à votre quérulence lors du capharnaüm des agapes finales...